

Sorba, Julie; Brocquet, Sylvain

Sens multiple(s) et à polysémie: regards d'Orient : [préface]

Études romanes de Brno. 2014, vol. 35, iss. 2, pp. [5]-11

ISSN 1803-7399 (print); ISSN 2336-4416 (online)

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/132855>

Access Date: 29. 11. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

DOSSIER

«Sens multiple(s) et polysémie. Regards d'Orient»

« SENS MULTIPLE(S) ET POLYSÉMIE. REGARDS D'ORIENT »

Nous présentons ici le second volume de notre dossier thématique consacré au sens multiple et à la polysémie. Après une plongée dans l'univers occidental (cf. *ERB* 35,1), nous proposons aux lecteurs dix études révélant toute l'acuité de notre problématique dans quelques-unes des langues et des littératures de l'Inde (sanskrit védique, prâkrits, sanskrit classique, tamoul). Le présent volume évoque donc le « cas » de l'Inde : est-ce à dire qu'en matière de polysémie, l'Inde serait un « cas » ? C'est la réputation qu'elle a, du moins pour ce qui est de sa part sanskrite, à laquelle il faut associer les prâkrits, langues étroitement apparentées au sanskrit, dont elles accentuent même certains traits caractéristiques : d'une part le sanskrit, ainsi que les autres idiomes de la constellation indo-aryenne¹, possèdent un lexique considéré généralement comme particulièrement polysémique². D'autre part, les littératures classiques écrites dans ces langues font un usage abondant et raisonné de l'équivoque, qui reçoit dans les traités de poétique la dénomination générique de *śleṣa*, littéralement « coalescence », « étroit contact », d'où « étreinte »³ et, dans le domaine linguistique, « double sens », « sens multiple »⁴. L'Inde

¹ Une grande partie des langues de l'Inde (ancienne et contemporaine) dérivent d'une langue préhistorique qu'on nomme « indo-iranien », laquelle se subdivise, hypothétiquement à partir du milieu du II^e millénaire av. n.e., en deux groupes : le groupe iranien et le groupe indien, communément appelé « indo-aryen » (l'adjectif *aryen* est un emprunt au sanskrit védique *ārya-*, qui désignait les membres de la communauté rituelle brahmanique, prenant part – comme officiants ou comme commanditaires – à l'activité sacrificielle, impliquant la récitation du Veda et donc la connaissance de sa langue). Les langues indo-iraniennes, qui partagent un certain nombre d'isoglosses, sont un sous-groupe des langues indo-européennes.

² Voir les remarques identiques formulées par G.-J. Pinault et J. Sorba au début de leurs articles respectifs.

³ C'est le terme retenu par Y. Bronner dans son article : *embrace, embracing* en anglais.

⁴ Appelés aussi, respectivement, *dvyārtha-*, *anekārtha-*. Les principaux traités de poétique définissent le *śleṣa* de la manière suivante : « On considère comme *śliṣṭa* (litt. amalgamé) un énoncé pourvu de plusieurs sens et d'une seule forme » (*śliṣṭam iṣṭam anekārtham ekarūpānvitaṃ vacaḥ*; Daṇḍin, *Kāvyaḍarśa*, II, 310ab; début du VIII^e s.); « Quand des mots qui diffèrent par leur sens exprimé s'amalgament en une seule émission phonique, il y a *śleṣa* » (*vācyabhedena bhinnā yad yugapad bhāṣaṇasprśaḥ | śliṣyanti śabdāḥ śleṣo 'sau*; Mammaṭa, *Kāvya prakāśa* IX, 119; XI^e s.) et, un peu plus loin (*ibid.*, X, 147) : « Il y a *śleṣa* quand une seule phrase a plusieurs sens » (*śleṣaḥ sa vākya ekasmin yatrānekārthatā*).

offrirait donc une situation remarquable, tant sur le plan de la langue que sur celui de la parole. Qu'en est-il réellement ? Ce volume ambitionne non pas de répondre à cette question d'une manière qui pourrait être considérée comme définitive, mais de livrer des éléments concrets permettant de la poser avec davantage de précision, à partir d'études portant sur diverses périodes de l'Inde ancienne, diverses langues, divers types de corpus littéraires.

Sur le plan linguistique, il est incontestable que le sanskrit et les autres langues indo-aryennes présentent des caractéristiques qu'on ne qualifiera peut-être pas à proprement parler de « polysémiques », mais qui favorisent la mise en place de l'ambiguïté en énoncé, dans le cadre de séquences particulièrement étendues. On mentionnera quelques-uns de ces caractères, qui tiennent le plus souvent à la diachronie. Tout d'abord, dans le domaine morpho-phonologique, la multiplication des faits d'homophonie, due à un trait majeur des langues indo-iraniennes : la confusion des timbres vocaliques de l'indo-européen (c'est une isoglosse indo-iranienne). En effet, les voyelles **e*, **ē*, **o*, **ō* et **a*, **ā* se réduisent aux seuls *a* et *ā*⁵. Ainsi *rireca* peut-il s'interpréter comme une première ou comme une troisième personne du singulier du parfait actif du verbe *ric-*, « laisser » (au contraire du grec, qui différencie *λέλοιπα*, « j'ai laissé » de *λέλοιπε*, « il a laissé »). Au-delà du segment diachronique au cours duquel s'est produite l'évolution de l'indo-européen vers l'indo-iranien puis de ce dernier vers l'indo-aryen, l'histoire propre aux langues de ce groupe révèle d'autres cas de neutralisation comparables, eux-aussi source d'abondantes homophonies. On mentionnera la disparition de l'accent grammatical en sanskrit classique, qui entraîne, *ipso facto*, l'homonymie d'un grand nombre de noms d'agent avec le nom d'action correspondant : ainsi, alors que le sanskrit védique oppose *bhará-*, « qui porte » à *bhára-*, « le fait de porter », « la charge » (cf. grec *φορός* : *φόρος*), le sanskrit classique n'a qu'une forme unique, *bhara-* (l'accent, sur la pénultième, n'est pas noté et n'a plus de fonction oppositive), qui regroupe par conséquent les deux valeurs. En ce qui concerne les langues moyen-indiennes, l'article de Nalini Balbir, présent dans ce volume, relève plusieurs phénomènes de neutralisation de ce type, dus à l'évolution phonétique et sciemment exploités par les écrivains en vue de créer l'ambiguïté⁶.

Dans le domaine morpho-syntaxique, le développement remarquable de la composition nominale, qui non seulement constitue, dans les langues indo-aryennes, un procédé vivant de création lexicale, mais se traduit aussi par un allongement considérable des unités ainsi construites⁷, favorise lui-aussi

⁵ Le traitement problématique de **o* indo-européen en syllabe ouverte, qui devient **ā* en sanskrit (« loi de Brugmann »), ayant pour effet de substituer une alternance quantitative à l'alternance qualitative héritée, réduit un peu la confusion qu'entraîne l'évolution phonétique – encore qu'il existe de nombreux cas de concurrence entre la forme en *a* et la forme en *ā*, comme à la première personne du parfait actif (*papāta* ou *papata*, « je suis tombé »).

⁶ Par exemple, les phénomènes d'assimilation des groupes consonantiques, qui donne naissance à de nombreux homonymes.

⁷ Alors qu'en sanskrit védique, du moins dans son état le plus archaïque, qui correspond

l'ambiguïté : la composition nominale se caractérise en effet par l'effacement des morphèmes désinentiels destinés, dans le syntagme, à marquer les relations entre les éléments qui le constituent. On citera deux exemples très simples : dans le *Rāghavapāṇḍīya*⁸ (première strophe du quatrième *sarga*), le composé *naradevasambhavaḥ* peut être interprété « né (*sambhava-*) d'un seigneur (*deva-*) des hommes (*nara-*) » (référant à Rāma, fils du roi Daśaratha) ou « né (*sambhava-*) d'un homme (*nara-*) et d'un dieu (*deva-*) » (référant à Arjuna, fils naturel du dieu Indra, officiellement fils du roi Pāṇḍu), selon qu'on analyse le premier membre, *naradeva-*, comme l'équivalent d'un syntagme formé d'un substantif déterminé par un complément de nom au génitif (« un seigneur des hommes »), ou comme l'équivalent d'un syntagme conjonctif (« un homme et un dieu »)⁹. Dans l'inscription de dédicace d'un temple de Mahābalipuram (Inde du Sud, début du VIII^e siècle), *anīśaḥ* peut se comprendre dans le sens de « qui n'est pas un maître » ou dans celui de « qui n'a pas de maître »¹⁰.

Enfin, il faut signaler la structure même du lexique des langues indo-aryennes, caractérisée par l'action d'un phénomène qu'on pourrait dénommer « contagion synonymique » et définir de la manière suivante : dès lors que deux lexèmes sont synonymes dans une de leurs acceptions, alors cette synonymie s'étend à toutes les autres acceptions de l'un comme de l'autre. Il résulte de ce fait que le lexique des langues indo-aryennes, et singulièrement

au noyau du *Ṛgveda* ou « Veda des strophes », les composés nominaux se limitent en général à deux membres, on les voit se multiplier dans la langue classique (de même, quoique dans une mesure moindre, que dans les *prākṛits*). Il convient cependant de noter que pareille affirmation constitue un raccourci : à l'exception des composés « copulatifs » (*dvandva*), équivalents de syntagmes dont les éléments, tous substantifs, ont même statut syntaxique et sont par conséquent conjoints, un composé nominal sanskrit n'a que deux membres. Mais tout composé ayant statut de lexie, il est susceptible de devenir lui-même membre d'un composé plus étendu : ce procédé, appliqué de façon extrême, détermine la création de composés réunissant par enchâssements successifs un très grand nombre de thèmes nominaux (les composés en réunissant plus d'une dizaine ne sont pas rares, en particulier dans la poésie savante à partir du VII^e s.). La complexité, au sens grammatical du terme, de tels composés n'est pas sans rappeler celle que l'usage poussé de la subordination confère à la prose grecque classique ou à celle du latin.

⁸ En ce qui concerne ce poème épique, voir les articles de Y. Bronner et de S. Brocquet.

⁹ Dans la nomenclature de la tradition grammaticale indienne, il s'agit respectivement d'un composé d'un *śaṣṭhītatpuruṣa*, « composé déterminatif dont le premier membre est l'équivalent génitif », et d'un *dvandva*, « composé copulatif » : on voit que l'interprétation dépend de la nature de la relation posée entre les deux membres. Il faut cependant préciser que le même thème nominal *deva-* est pris dans le sens de « seigneur » dans le premier cas, dans celui de « dieu » dans le second : l'ambiguïté morpho-syntaxique est associée à une ambiguïté lexicale.

¹⁰ Dans la nomenclature indienne, il s'agit respectivement d'un *nañtatpuruṣa*, « composé déterminatif négatif » et d'un *bahuvrīhi*, « composé possessif ». La tradition indienne analyse cette unité comme un composé, bien qu'on puisse légitimement considérer *a(n)*-comme un préfixe négatif/privatif – mais qu'il s'agisse d'un composé ou d'un dérivé ne change rien à la démonstration : la construction syntagmatique se révèle une source possible d'ambiguïté.

le lexique sanskrit, disposent d'unités sémantiquement très polyvalentes – en même temps qu'il dispose de nombreux synonymes pour désigner chaque notion : il suffit de consulter un dictionnaire bilingue pour s'en convaincre. Un autre indice de ce trait réside dans le grand nombre de lexiques synonymiques (*kośa*) que la lexicologie indienne a produits et qui jouent un rôle essentiel dans les commentaires et, très vraisemblablement, dans la pratique littéraire.

Ces faits sont indéniables. Cependant, prouvent-ils que le sanskrit et les autres langues indo-aryennes soient « plus » polysémiques que d'autres, ou même se prêtent davantage à l'équivoque ? Il faut, parmi les traits relevés ici, distinguer entre ceux qui ne relèvent que de la langue, c'est-à-dire les faits d'homophonie résultant de la neutralisation diachronique d'une opposition phonologique, des traits qui font intervenir la structure syntaxique de l'énoncé (la composition nominale) ou l'usage lexical. Les premiers sont bien réels, mais ne constituent pas l'apanage de ces langues, quelque nombreux qu'ils y soient : c'est le propre de l'évolution phonétique, quelle que soit la langue ou le groupe de langues dont on envisage l'histoire, que de « rompre le lien grammatical », selon l'expression de Saussure, rupture dont la neutralisation d'une opposition n'est jamais qu'une des formes possibles¹¹. Ces traits ne favorisent l'ambiguïté que pour autant qu'ils sont exploités dans le cadre d'énoncés réels : le lexème n'est pas polysémique en lui-même, c'est son actualisation discursive qui l'oriente vers l'ambiguïté, laquelle relève toujours non seulement de la construction de l'énoncé – donc du contexte – mais aussi de l'application référentielle de celui-ci.

C'est encore plus évident s'agissant des autres traits, puisqu'ils reposent d'emblée sur l'usage, donc sur le discours : pour employer la terminologie saussurienne, ce sont des faits de parole autant et même plus que des faits de langue. On ne prendra pas parti, ici, dans le débat que mènent certains articles du premier volume, consacrés à la sémantique générale, débat qui consiste à mettre en question la réalité de la polysémie comme phénomène linguistique. Mais on remarquera que même sans réfuter les théories essentialistes consistant à postuler pour chaque lexème un « noyau sémantique invariant », d'où dériveraient, en langue, les « acceptions » selon des processus analysables ; même sans nier l'existence d'un phénomène lexical dénommé polysémie, comme proposent de le faire les auteurs de plusieurs articles, on en arrive naturellement à la conclusion que si le *śleṣa* a tant d'importance dans les littératures de l'Inde ancienne, ce n'est pas en raison d'une quelconque propension des langues qui les véhiculent, mais en raison d'une volonté consciente et systématique des auteurs. En d'autres termes, le *śleṣa* n'est pas un phénomène linguistique, mais un phénomène esthétique, culturel, anthropologique.

Les dix articles de ce volume semblent apporter une confirmation philologique et empirique à cette affirmation. Ils explorent en effet le phénomène de

¹¹ On peut évoquer bien d'autres cas : ne serait-ce que dans les langues romanes, la fréquente neutralisation des désinences personnelles (le fr. /fabul/ issu du lat. *fabulo*, *fabulas*, *fabulat*, *fabulant*, ou l'esp. *hablaba*, issu du lat. *fabulabam*, *fabulabat*).

l'ambiguïté sous plusieurs de ses facettes et à travers plusieurs de ses mises en scènes discursives, imposant ainsi l'idée qu'il s'agit d'un trait essentiel de la production textuelle de l'Inde ancienne. La perspective est en effet à la fois pan-diachronique, pan-indienne et, pourrait-on dire, pan-discursive.

Pan-diachronique, puisque sont abordés des corpus aussi distants dans le temps que le *Rgveda* (articles de Georges-Jean Pinault et de Julie Sorba) et la poésie savante médiévale (article de Sylvain Brocquet, qui porte sur un poème épique du XII^e siècle, le *Rāghavapāṇḍavīya* de Kavirāja), en passant par la poésie tamoule du Caṅkam (articles d'Eva Wilden et de Jean-Luc Chevillard). En ce qui concerne cette dimension diachronique, l'article de Yigal Bronner est essentiel en ce qu'il démontre que le *śleṣa* possède une histoire, qu'il s'est développé de manière progressive jusqu'à atteindre son acmé à la fin de la période qu'il est convenu d'appeler celle de l'« Inde classique », aux XI^e et XII^e siècles.

Pan-indienne, parce que sont étudiés des corpus composés dans plusieurs grandes langues littéraires de l'Inde ancienne : le sanskrit védique (Georges-Jean Pinault et Julie Sorba), les prākritis (Nalini Balbir), le sanskrit classique (François Grimal, Yigal Bronner, Sylvain Brocquet, Perrine Estienne), le tamoul classique (Eva Wilden, Jean-Luc Chevillard)¹².

« Pan-discursive », enfin, parce que non seulement plusieurs types de discours, inscrits dans des contextes énonciatifs et visant des objectifs différents, mais aussi au moins deux modes d'expression sont envisagés : les articles de Georges-Jean Pinault et de Julie Sorba portent sur un corpus de nature rituelle, composé d'hymnes adressés aux dieux lors des sacrifices et destinés à garantir, par les moyens de la parole, l'efficacité de celui-ci. La perspective est donc essentiellement pragmatique, sans que cela exclue la dimension esthétique¹³. Ces articles montrent de manière extrêmement convaincante comment l'équivoque, en superposant la désignation des éléments du cosmos sur lequel les hommes entendent agir par l'entremise des dieux à celle des éléments du rituel sacrificiel, met en scène l'échange avec les dieux que la cérémonie doit accomplir au bénéfice des hommes. Et par là-même, ces deux articles montrent comment le contexte énonciatif de l'hymne détermine la construction du double sens. On peut rapprocher de ces deux articles celui

¹² On regrette seulement que les textes telugu, où le *śleṣa* a connu un développement considérable (ainsi que le souligne d'ailleurs Y. Bronner aussi bien dans son article que dans son ouvrage essentiel, *Extreme Poetry*, New-York, Columbia University Press, 2010), n'aient pas trouvé dans ce volume leur exégète.

¹³ Les deux sont intimement liés : les hymnes védiques qui composent les quatre recueils (les quatre *Samhitā*, dont le *Rgveda* est le plus ancien) sont à la fois des textes liturgiques et des poèmes, dans lesquelles la dimension esthétique sert la poursuite des fins rituelles – il s'agit de séduire les dieux, de les prendre dans les rets d'un discours « bien dit » (c'est le sens littéral de *sūkta*-, le terme le plus commun pour désigner l'hymne), afin d'obtenir leur bienveillance, c'est-à-dire de les amener à agréer le sacrifice qui leur est offert et, par voie de conséquence, à s'engager dans le processus du contre-don qui doit bénéficier au sacrificiant ainsi qu'à toute la communauté humaine. Le travail sur la parole, qu'il soit prosodique, stylistique ou sémantique, se confond avec le travail rituel.

de Perrine Estienne, qui s'intéresse à l'usage que les panégyristes font du *śleṣa*, dans les inscriptions royales, pour légitimer le souverain en l'identifiant aux dieux dont il a pour mission, par son action bénéfique, d'être un équivalent terrestre. Il est en effet permis d'envisager le panégyrique épigraphique, surtout lorsqu'il est rédigé en sanskrit et dans le style de la poésie savante, comme un discours rituel destiné à pérenniser l'investiture divine octroyée au roi lors du sacre – il s'agit donc, là encore, de pragmatique¹⁴.

La poésie savante, étudiée dans les articles de Nalini Balbir pour les *prākṛits*, de François Grimal, de Yigal Bronner et de Sylvain Brocquet pour ce qui est du sanskrit, enfin d'Eva Wilden et de Jean-Luc Chevillard pour le tamoul classique, représente quant à elle la perspective esthétique, dans un cadre profane cette fois. On y voit à quel point l'ambiguïté s'y est développée, quel rôle elle joue non seulement comme étayage des figures de style (ainsi, la comparaison dans laquelle les traits communs unissant le comparé au comparant sont énoncés au moyen de qualificatifs à double sens), mais aussi comme procédé en soi, susceptible de s'étendre à l'entièreté de l'œuvre, qui devient alors une œuvre double, triple, ou plus complexe encore, superposant dans la même énonciation plusieurs récits – par exemple deux épopées, comme dans le *Rāghavapāṇḍavīya*, ou un récit et un traité de grammaire, de poétique, etc. Pareille systématisation de l'équivoque, à grande échelle, témoigne d'un vertige esthétique certain, partagé par les poètes et leurs auditeurs, et ne peut s'expliquer sans une élaboration parfaitement consciente, qui en fait un trait majeur de la poétique classique : Yigal Bronner insiste sur ce point, tandis que François Grimal révèle une part des débats théoriques, situés à la frontière de la poétique et de la sémantique, que contiennent les traités. L'existence de ces débats, leur permanence dans les ouvrages didactiques comme dans les commentaires, témoignent de la vitalité de la réflexion dont l'ambiguïté, plus exactement l'ambiguïté dans le contexte énonciatif de la poésie, faisait l'objet.

On peut d'ailleurs noter que de tels débats reflètent des préoccupations qui concernent la théorie du signe et que connaît aussi la linguistique occidentale : il s'agit en effet, pour les théoriciens de la poétique dont François Grimal expose la pensée, de déterminer si l'ambiguïté qui, dans un énoncé, repose sur une lexie, constitue une figure de mot ou une figure de sens. La position la plus radicale, parmi celles qui s'affrontent dans les traités (les *alaṃkāraśāstra*, terme qui signifie aussi bien « science » que « traité » des « ornements <du discours> ») consiste à poser que dès lors que la substitution d'un synonyme neutralise l'ambiguïté, on a affaire à une figure de mot. Or cette thèse repose explicitement sur une position radicale dans le domaine de la sémantique, position qu'on pourrait qualifier d'« ultra-saussurienne » : selon elle, « une différence de sens entraîne une différence de mots » (*arthabhedāt śabdabhedah*),

¹⁴ L'énoncé constituant ainsi le lieu d'opérations de nature rituelle, on peut songer à cette définition que donne du rituel l'anthropologue Claude Rivière : « agir sur le réel en agissant sur la représentation du réel » (*Les liturgies politiques*, Paris, 1988, p.9).

autrement dit, là où coexistent deux signifiés dans une séquence, il faut nécessairement distinguer deux lexèmes. Cette position nie donc toute possibilité de polysémie lexicale, au profit de la seule homonymie¹⁵ : on voit ici que la linguistique indienne rejoint la linguistique occidentale, et on ne saurait mieux souligner la complémentarité de nos deux volumes thématiques.

L'article de Charlotte Schmid, enfin, démontre que l'équivoque n'est pas en Inde ancienne un phénomène exclusivement discursif, réservé à la littérature, quel que soit le genre : il s'étend à l'iconographie, ou plus précisément à cette frontière sur laquelle les images rencontrent les textes, chacun se construisant dans l'interprétation de l'autre. Les variations iconographiques de l'arme de Skanda-Murukan, le fils de Śiva, en Inde du Sud, reflètent ce dialogue constant du dit et du figuré : l'évolution des images du dieu semble déterminer la polysémie des mots sanskrit et tamoul qui désignent son principal attribut, d'abord une lance puis un foudre. On ne pouvait mieux montrer, à la fin de cette série d'études consacrées à l'ambiguïté, que celle-ci se construit exclusivement en contexte et que le vieux concept de polysémie est foncièrement impropre à rendre compte des faits observés dans les corpus.

L'ambiguïté – c'est, on l'aura compris, le terme qu'on retiendra pour traduire le mot sanskrit *śleṣa* –, apparaît donc, à travers ces dix études qui multiplient les époques, les genres et les types de discours, comme un trait majeur de la culture de l'Inde ancienne, ce que, paraphrasant Marcel Mauss, on pourrait appeler un « fait culturel total » (et donc aussi un authentique « fait social total », tant il est vrai que la perspective anthropologique est omniprésente dans ce volume, de façon patente ou latente). Deux points réunissent l'ensemble des études proposées, et ce sont les deux aspects qu'on soulignera pour conclure : toutes se penchent sur la construction contextuelle du phénomène, et toutes se préoccupent de la dimension interprétative des textes, puisqu'il ne saurait y avoir d'ambiguïté sans multiplication des parcours interprétatifs sollicités. On ne saurait mieux justifier la rencontre de la linguistique générale et de la philologie indienne, et donc mettre en évidence l'unité des deux volumes consacrés à la question du sens multiple.

Julie Sorba
 Université Grenoble Alpes – LIDILEM
 F-38040 Grenoble cedex 9
 julie.sorba@u-grenoble3.fr

Sylvain Brocquet
 Université d'Aix-Marseille, CNRS, TDMAM UMR 7297
 13094 Aix-en-Provence, France
 sylvain.brocquet@orange.fr

¹⁵ Ainsi que le remarque Françoise Douay dans son article, cette position radicale est également représentée dans la lexicographie occidentale, notamment par le *Dictionnaire du français contemporain* de Jean Dubois (1970).

